

ARTHUR, JEAN-PIERRE ET MANUEL À LA NEUE BREMM:
FAUX TÉMOINS, VRAIS PERSONNAGES ?

JACQUES WALTER*

Point de départ : une recherche¹ sur les témoignages livresques en langue française relatifs au camp de la Gestapo de la Neue Bremm (en Sarre, à la frontière franco-allemande) souvent qualifié de camp de transit, de représailles ou de concentration et qui, en fait, était plurifonctionnel : il peut être aussi rangé dans la catégorie AEL (*Arbeitserziehungslager*) désignant des lieux de détention spécialisés dans la rééducation au travail². Peu de ces ouvrages ont connu une fortune littéraire ou sont restés dans la mémoire contemporaine³. Parmi les textes exhumés, une nouvelle d'Arthur Conte – « Neue Bremm ou un carnet de Jean-Pierre » – intégrée au recueil *Les Impitoyables. Trois nouvelles d'Allemagne*, paru en 1946, qui est sa première œuvre⁴. Le texte est intéressant parce que, de 1943 à 1944, outre des résistants, des requis du Service du travail obligatoire (STO) ont été internés dans ce camp et rares sont ceux qui ont consigné leurs témoignages dans des ouvrages⁵. Or, Arthur Conte l'a fait à proximité de la Libération, période où la condition de STO est plutôt mal perçue et difficile à assumer quand bien même les années 1945-1950 sont-elles celles de la « certitude » des chiffres des morts et des malades⁶. Pour ce faire, il a choisi une forme particulière : une nouvelle « testimoniale ». Elle est travaillée par un « inter-dit⁷ », expression qui recouvre plusieurs phénomènes. Demeurant entre les lignes, l'inter-dit désigne ce qui est au fondement de la logique d'un récit à visée testimoniale comportant une part fictionnelle (ou l'inverse), comme un relatif silence sur les circonstances de l'internement de l'auteur/narrateur (Arthur/Jean-Pierre) lié à un

* Professeur à l'Université Paul Verlaine-Metz (France), directeur du Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476) et directeur-adjoint de la Maison des sciences de l'homme Lorraine (USR 3261 du CNRS).
Courriel : jacques.walter@univ-metz.fr

sentiment plus ou moins diffus de culpabilité ou à une difficulté à restituer certains aspects de l'expérience en camp; il désigne également un jeu textuel faisant que certains éléments de la narration (lieux, caractéristiques d'un protagoniste, situations...) passent d'une œuvre à l'autre avec parfois d'importantes transformations affectant le sens du récit et le jugement que l'on peut porter sur les personnages ou l'auteur, et plus largement sur la période historique dont il est question. Afin d'en prendre la mesure, il a été nécessaire d'élucider la trajectoire d'Arthur Conte durant la guerre⁸ et le contexte dans lequel la nouvelle a été éditée. Ce qui n'est pas sans conséquences sur la posture à adopter quand on est un chercheur ayant eu accès aux archives de la Gestapo, d'autant que celles-ci éclairent d'un jour particulier les tenants et aboutissants de la nouvelle. Ceci a été fait dans le respect de quatre exigences rappelées par Étienne François⁹: critiquer les sources, interroger celles-ci avec des questions adéquates, avoir conscience que les archives ne disent pas tout, respecter une éthique car elles peuvent concerner des personnes ayant souffert de l'Histoire.

Puis, chemin faisant, j'ai lu le deuxième livre et premier roman d'Arthur Conte, *Au-delà de la montagne*¹⁰, paru en 1948. Il traite de la guerre d'Espagne et surtout de la destinée de plusieurs républicains, réfugiés en France peu avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale. L'auteur, qui apparaît toujours sous les traits de Jean-Pierre, transpose son primo-récit sur la Neue Bremm dans un autre dont le héros est un anarchiste et résistant, Manuel¹¹. C'est pourquoi j'analyserai cette configuration testimoniale en croisant le point de vue de l'auteur/narrateur (traces autobiographiques, transferts d'identité, variations narratives pour certains épisodes, négociation d'un passé difficile à assumer...) avec celui du chercheur qui, pour comprendre le sens de ce texte à l'aune d'une destinée individuelle et d'une mémoire sociale, s'appuie sur des documents antérieurs à la publication.

Même si ou parce qu'il s'agit d'un roman, on est au cœur de la problématique du « genre testimonial » qui est pour le moins difficile à cerner. Comme le remarque Jean-Louis Jeannelle¹², avec lequel je partage nombre d'interrogations théoriques, un tel genre conduit à prendre en considération trois enjeux majeurs. L'un, d'ordre éthique, provenant surtout de l'expérience des camps de concentration et d'extermination, est tributaire de la tension entre un impératif d'attestation et des difficultés à dire ce qui excède l'ordinaire de la condition humaine. L'autre, d'ordre méthodologique, ayant davantage trait aux compétences du magistrat ou de l'historien, porte sur l'établissement de la vérité eu égard aux faits rapportés par le témoin. Le dernier concerne l'esthétique puisque le

témoin dispose d'une palette de moyens, y compris dans le registre fictionnel, pour tenter de rendre compatible sa visée référentielle et sa visée littéraire¹³. Par là-même, on constate que le soupçon est potentiellement inhérent à l'acte de témoigner. Et que l'accusation de faux témoignage peut surgir très facilement en dehors de la seule sphère juridique.

Ici, semblable dénonciation sera hors de propos: on *connaît* la trajectoire de l'auteur et on *reconnaît* un travail de réélaboration d'un matériau testimonial et littéraire. Au miroir de « Neue Bremm ou un carnet de Jean-Pierre », il s'agira de comprendre ce qui, dans le roman *Au-delà de la montagne*, se joue pour partie dans une migration de fragments relatifs à la Neue Bremm, pour partie dans la transformation, la suppression ou l'ajout de données factuelles ou non. Cette approche du récit se déroulera en trois moments: l'avant-déportation afin d'examiner la prégnance de ce qu'on peut appeler la thématique du double qui fait fi de l'opposition vrai/faux; la détention à la Neue Bremm et le passage par d'autres lieux afin de mesurer leur impact sur les marqueurs identitaires des deux personnages centraux; pour conclure, l'après-déportation, qui recèle de nombreuses remémorations des camps, afin de saisir comment le dénouement – tragique – compense un sentiment de culpabilité attaché à l'internement de l'auteur en tant que STO.

1. LE DOUBLE JEU DE L'ART TESTIMONIAL

Pourquoi un double jeu? D'abord, parce qu'Arthur Conte a choisi de témoigner sur la Neue Bremm dans la nouvelle sous le nom de Jean-Pierre afin de rendre dicible son parcours de détenu, quitte à rendre moins visible celui de STO. Ensuite, parce que près de deux ans après, il transpose une part de celle-ci dans *Au-delà de la montagne*. Enfin, parce que, dans le roman, Jean-Pierre est présent avec d'autres propriétés que dans la nouvelle et que Manuel cristallise plusieurs des aspirations du Jean-Pierre ayant tenu un « carnet », soit être un résistant. L'ensemble – une expérience en camp et des expériences littéraires – est intelligible sous condition de ne pas négliger des facteurs individuels et collectifs, historiques et politiques.

DIRE SANS DIRE VRAIMENT...

Il importe donc de resituer brièvement la trajectoire d'Arthur Conte et la configuration éditoriale de son premier livre. Issu d'une famille de viticulteurs, l'auteur est né en 1920 à Salses (Pyrénées-Orientales). Après des études secondaires à Perpignan, puis universitaires à Montpellier, il

obtient une licence ès Lettres en juin 1940. Du 8 juin 1940 au 31 janvier 1941, il est mobilisé et effectue un service civil de six mois au Groupement n° 23 à Saint-Pons (Hérault). Il travaille ensuite en tant qu'attaché à la préfecture de Carcassonne (Aude). Et, le 8 janvier 1943, requis du STO, il part pour Schweinfurt (Allemagne), plus précisément aux usines de roulement à billes Kugelfischer. Dans une « Bio Express » parue en 2006¹⁴, il est précisé que le 24 octobre 1943 il est interné au « camp de concentration disciplinaire de Neue Bremm », puis au « camp de concentration disciplinaire de Würzburg » le 8 novembre 1943. Cette même notice biographique signale que, fin avril 1945, il est libéré de Würzburg et revient à Salses, son village natal. Pourtant très succincts, ces repères sont plus détaillés que ceux qui apparaissent dans d'autres documents publics. Manifestement, les années noires sont un réel problème pour Arthur Conte qui y reviendra cependant dans plusieurs œuvres d'inspiration plus ou moins autobiographique. Au premier chef dans « Neue Bremm ou un carnet de Jean-Pierre », texte écrit dans la foulée du retour d'Allemagne.

En quelques mots, voici ce qu'il convient de retenir de cette nouvelle et de l'enquête menée à son sujet. La nouvelle raconte les 15 jours de détention de Jean-Pierre – le double d'Arthur Conte – au camp de la Neue Bremm. Les raisons de la détention ? Le personnage a été arrêté avec Henri¹⁵ devant la gare de Sarrebruck par un agent de la Gestapo. Ils ont été interrogés dans les locaux de la *Kriminal Polizei* et sont accusés d'« organisations d'évasions, et d'espionnage au profit de l'Intelligence Service contre les usines de roulements à billes de Schweinfurt. (Kugellagerfabriken Kugelfischer et V.K.F.) » (p. 13). En adoptant la vision de la Gestapo, c'est paradoxalement un point de vue « résistant » qui est privilégié. De surcroît, la nouvelle ou le recueil ne fournissent que fort peu d'informations sur le statut de STO, tout comme sur le contenu d'autres interrogatoires par la Gestapo. En revanche, les conditions de vie et de mort dans le camp sont détaillées. L'auteur en a conservé un souvenir particulièrement traumatique. Mais, pour reprendre une formule de Jacques Lacan, il dit la vérité, mais pas toute...

C'est là que le chercheur a parfois un rôle délicat : par un concours de circonstances, j'ai eu accès aux archives de la Gestapo de Würzburg¹⁶ relatives à l'arrestation d'Arthur Conte et Henri Sirven. Elles permettent de comprendre la difficulté à assumer un proche passé. On y apprend que les deux requis avaient décidé de s'accorder un retour temporaire en France et qu'Arthur Conte avait établi une fausse permission courant du 29 octobre 1943 au 1^{er} novembre 1943. En outre, on apprend qu'Arthur Conte occupait des fonctions particulières dans l'usine : après trois mois de séjour, il avait été nommé *Betriebsverbindungsmann* (BMV, délégué des

travailleurs de l'usine en question). Il assumait également la tâche de délégué français à la *Deutsche Arbeitsfront* (DAF, Front allemand du travail, FAT) de Schweinfurt. Il avait aussi été proposé qu'il travaille dans un service de propagande de Berlin dépendant du *Propagandaministerium* (*Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda* – RMVP). Bref, une indéniable tension entre des postes de confiance et une tentative de faire la belle. Une tension encore, au retour en France en 1945, entre l'image publique des STO – « déportés du travail » – et celle des déportés-résistants. Disons-le tout net : à la Libération, le jeune Arthur Conte ne se fait pas passer pour un résistant membre d'un réseau. Pour autant, dans son livre, préfacé par le préfet Jean Latscha (résistant du réseau Maurice)¹⁷, il jouera de l'« inter-dit » et pourra ainsi être perçu comme une sorte de « héros » (arrêté et torturé par la Gestapo, ayant séjourné dans des camps au régime sévère). Ceci est d'autant plus important qu'il ambitionne une carrière politique et que cela a peut-être des conséquences sur la production du roman.

REDIRE AUTREMENT

En 1945, Arthur Conte adhère au Parti socialiste-SFIO¹⁸ et sera élu secrétaire fédéral des Pyrénées-Orientales en septembre 1946. Sur le plan professionnel, il devient journaliste¹⁹. D'avril à août 1946, il sera directeur du *Cri du soir*²⁰, quotidien roussillonnais du député socialiste et résistant Louis Noguères²¹. Les deux hommes – rivaux aux élections législatives du 10 novembre 1946 – se brouilleront et se combattront des années durant, en particulier au sujet de la réparation du journal *L'Indépendant*, placé sous séquestre pour collaboration²². Fin 1946, Arthur Conte deviendra responsable du *Cri catalan*, hebdomadaire de la fédération socialiste. En 1947, il sera élu maire de Salses et fondera l'Association des maires des Pyrénées-Orientales. C'est pendant cette période d'intense engagement public qu'il va mûrir son premier roman. Un moyen d'augmenter sa notoriété ? La poursuite d'un destin d'homme de plume ? À coup sûr, une façon de gérer le douloureux souvenir des années d'Occupation, voire l'image qu'il veut donner de lui à l'heure où de nombreux cadres politiques sont issus de la Résistance.

En tout état de cause, Arthur Conte n'édite plus à compte d'auteur chez un imprimeur de Carcassonne. Il veut entrer en littérature à l'échelon national en publiant au Livre de Paris et en s'attaquant à un sujet international, dans le sillage de grands écrivains : André Malraux (*L'Espoir*, 1937), Georges Bernanos (*Les grands cimetières sous la lune*, 1938), Arthur Koestler (*Un testament espagnol*, traduit en français en 1946)²³... D'après

le péritexte, *Au-delà de la montagne* – sorti en avril-mai 1948 – a été « écrit à Salses, Perpignan, Andorra et Font-Romeu. Novembre 1946 – Février 1947 ». En gestation, *La légende de Pablo Casals*²⁴ qui est d'ailleurs l'un des personnages du roman²⁵.

Explicitement présenté comme un roman (distribué en 29 chapitres dont les titres sont la plupart du temps accompagnés d'une date – un rappel de la logique du « carnet de Jean-Pierre » ?), l'auteur précise dans un avertissement que « ces pages ne constituent ni une thèse, ni un livre de souvenirs. Elles sont dédiées à l'Espagne douloureuse, et à tous mes amis d'au-delà de la montagne. » Étrange précaution oratoire qui remplace la préface du préfet Jean Latscha qui avait entre autres fonctions celle de donner au texte une valeur testimoniale. Cet avertissement présuppose qu'on puisse lire le livre comme la défense d'un point de vue ou une autobiographie. Politique et années de guerre irriguent pourtant les pages qui suivront. Et la réfutation est faite *via* une dédicace. Non aux amis d'outre-Rhin, mais à ceux d'outre-Pyrénées. Autrement dit, un espace et une situation historique vont en recouvrir d'autres. Ils reconfigureront la trame testimoniale qui, quoi que déclare l'auteur, est un des moteurs du récit. Qui plus est, cette réfutation est à l'enseigne du combat contre le franquisme, puis contre le nazisme et de nouveau contre le franquisme. Un engagement éloigné de la réquisition en tant que STO. Au fond, un livre en double un autre et les deux personnages principaux du roman sont unis par une fraternité combattante, soit un avatar supplémentaire de la thématique du double.

FRATERNITÉ COMBATTANTE

À la différence de « Neue Bremm ou un carnet de Jean-Pierre », la contextualisation est présente. Ce qui est au demeurant une caractéristique du roman historique²⁶. L'action débute en février 1939 durant la *Retirada* des républicains vers la France. Manuel, militant anarchiste catalan, passe la frontière. En mai de la même année, il échoue au camp d'Argelès-sur-Mer²⁷. Et, en juillet, il est « dans les marécages de Salses » (p. 23 *et sq.*) pour y effectuer des travaux de nettoyage. C'est là que, avec des camarades d'infortune (L'Infern, La Flor, Le Borgne...), il rencontre Jean-Pierre, « un étudiant presque communiste, qui venait chanter à peu près tous les soirs, en leur compagnie, dans le grenier » (p. 24) qui leur servait de logement-prison (à la Neue Bremm, le soir, Jean-Pierre et ses camarades chantaient *L'Internationale*, hymne d'espérance quelles que soient les convictions des uns ou des autres). Manuel se souvient d'une phrase de ce dernier : « Mon cher, les galériens n'ont pas de siècle... ». Ni plus ni

moins qu'une transposition des premiers moments de Jean-Pierre à la Neue Bremm (dans la nouvelle) qui lui avaient fait penser à ses :

[...] ancêtres infortunés, courageux et étranges, condamnés à ces lieux hostiles [...]. C'était comme un retour aux premiers de la race, et le premier forçat de Salses, du haut du ciel (car dans ces marécages, les forçats gagnaient le ciel, *ecclesia dixit*) pouvait avec une belle émotion céleste et peut-être une pointe de fierté, se reconnaître après cinq cents ans dans ce visage dur et ce crâne chauve, et ce corps qui se ployait déjà pour subir les coups et traîner la brouette. Ironiques rencontres des temps²⁸.

Toutefois, ici, ce n'est pas la fatalité qui tient lieu d'explication du travail de forçat, mais bien l'échec de la lutte contre le franquisme et l'inhospitalité de la France. Quant à l'espoir, pour les « galériens », il se retrouve dans la légende du château de Salses qu'ils ont contribué à édifier : avec la Révolution, y avait retenti « le chant d'une Liberté qu'on offrait à tout l'univers et qui donnait l'espoir à tous les anarchistes du monde... » (p. 26), et un nouveau chant jaillirait pour les Espagnols. En outre, « la forteresse gardait, contre les illusions de chaque temps qui passe, une ironie qu'on ne peut pas détruire, fixée par trop de souvenirs qui, à travers les siècles, se ressemblent ou se contredisent. » (p. 27). On ne peut mieux dire pour ceux d'Arthur/Jean-Pierre qui contribue à l'amélioration du sort de Manuel. Un jour, le maire de Salses, Fernand²⁹, qui aide de son mieux les réfugiés, apporte à celui-ci une lettre de Jean-Pierre qui est intervenu à la préfecture : il peut travailler librement dans la bourgade comme jardinier chez une femme royaliste. Un répit d'assez courte durée comme on va le constater.

Deux ans s'écoulaient. Manuel et Jean-Pierre sont en visite « à Montpellier » en février 1943 (p. 47 *et sq.*), soit après le départ d'Arthur Conte au STO en Allemagne. Ce chapitre est particulièrement intéressant par sa dimension référentielle sans pour autant être un témoignage, au sens classique, sur Arthur Conte et la Résistance. Jean-Pierre y évoque l'École normale supérieure qu'il aurait aimé intégrer, l'Université aussi. Surtout, Jean-Pierre présente à Manuel un jeune étudiant, Louvinesk. S'engage un dialogue qui invite à penser que Jean-Pierre était au courant des activités de son camarade :

- Vous acceptez donc de travailler avec nous ?
 - Oui.
 - Il y a du danger, vous le savez ?
- Manuel haussa les épaules.

- Vous connaissez bien la frontière. Vous serez précieux. Mais vous devrez galoper un peu partout. À Bordeaux, à Lille, à Paris.
- Tout à fait d'accord.
- On vous a sans doute dit la formule du Réseau Brutus.
- Non.
- Bien faire et laisser dire.
- Jusqu'au dernier matin.
- Vous avez choisi un nom de bataille ?
- Non.
- Vous vous appellerez Baptiste. (p. 50/51).

Beau nom de baptême pour entrer en résistance dans un réseau comptant nombre de francs-maçons et de socialistes³⁰... Symbole aussi de la métamorphose d'Arthur/Jean-Pierre proche de l'armée des ombres. Mai 1943, Manuel est dans l'action clandestine avec L'Infern et La Flor, et il accomplit de nombreuses missions dangereuses dont des attentats. Tout le contraire d'Arthur Conte à cette époque ou du Jean-Pierre première manière. Néanmoins, il incarne peut-être les aspirations refoulées de l'auteur ou il radicalise la position du Jean-Pierre seconde manière. *De facto*, il est leur double engagé. Un dédoublement pourtant problématique : « Manuel aimait beaucoup Louvinesk, mais évitait toujours de discuter longtemps avec lui : il ne supportait pas la curiosité intellectuelle. Il refusait sans cesse de se dédoubler en homme d'action. Le dédoublement, disait-il, est une hypocrisie bourgeoise. Entre Louvinesk, qui pense trop et L'Infern, qui pense trop peu, je choisirai L'Infern » (p. 57). Une forme de prédilection pour ce qui ressortit à l'instinct. Du coup, il faut accorder de l'attention à un passage semblant anecdotique, mais en fait très important pour l'économie du récit.

Au préalable, un petit retour en arrière s'impose. Dans *Les Impitoyables*, les femmes occupaient une place non négligeable lors des conversations entre détenus. Plus encore, une nouvelle (« La poupée de son », p. 59-72) était consacrée à une relation (coupable) entre un prisonnier français et une Allemande. Les relations amoureuses préoccupaient aussi Arthur/Jean-Pierre, grand(s) séducteur(s). De même pour Manuel. Toujours en mai 1943, celui-ci rencontre « Marguerite de Montmartre » (p. 61 *et sq.*) qu'il honore vigoureusement sitôt la porte de la chambrette fermée, « sans hors d'œuvre... » (p. 63). *Post coitum*, le couple bavarde de choses et d'autres, y compris du fait de savoir si Manuel a déjà tué. Il écoute Radio Londres. Des messages sont égrenés, dont certains sont personnels. D'évidence, l'un concerne Manuel : « La fleur rouge a éclaté au bout de sa tige verte... », puis « nous répétons... La fleur rouge... »

(p. 68). Un esprit malicieux y verrait une allusion à son acte amoureux. Mais, à l'audition du message, « Manuel avait arrêté la voix. Il était déjà debout. Il replaçait le poste sur la table, changeait la position de l'aiguille, cherchait autre chose. » Un tango jaillit « et il rit, du même *grand rire clair*, dont elle se souviendrait à jamais. » (*id.*, mis en italique par nous). Tels sont les derniers mots du chapitre. Le suivant est intitulé « La torture » et se passe en octobre 1943 en Allemagne, mois durant lequel Arthur/Jean-Pierre était arrêté par la Gestapo à Sarrebruck. Et, situé une dizaine de jours plus tard, on peut lire dans le carnet de celui-ci : « – 6 novembre. Nouvel interrogatoire à la Gestapo. Sous les coups des inspecteurs, je crois entendre le *grand rire clair* de la baigneuse blonde³¹ » (mis en italique par nous), souvenir érotique d'une femme (nue) – sensible à l'idéologie nazie – qu'il a croisée sans succès lors d'un voyage en Allemagne en 1938. Double ellipse dans la nouvelle et le roman : quel est donc le rapport entre les femmes et la déportation ? Arthur/Jean-Pierre et Manuel ont-ils des raisons communes d'être soumis à la torture ? À ce stade, le récit romanesque bascule en (se) jouant des frontières : de France, on passe en Allemagne ; de la jouissance, on passe à la douleur ; des souvenirs d'Arthur/Jean-Pierre, on passe à ceux de Manuel nourris par les premiers. Il ne s'agit alors pas tant d'un faux témoignage que d'une redistribution des cartes testimoniales.

2. LA CARTE N'EST PAS LE TERRITOIRE

Sans être un adepte de la sémantique générale d'Alfred Korbzyski³², il me semble que sa fameuse formule « la carte n'est pas le territoire » a un intérêt heuristique : rappeler qu'une représentation n'est pas ce qu'elle est censée représenter, tant l'intelligibilité passe par des filtres. En l'occurrence, cela renforce la prudence à l'égard d'une tentation consistant à taxer de faux témoignage la re-présentation d'un fait qui ne serait pas parfaitement conforme à ce dernier et qui, avant tout, est un phénomène relevant de l'intertextualité. Ici, la carte concerne trois lieux et trois expériences : un lieu indéterminé, celui de la torture ; un lieu précis – Neue Bremm –, celui de la déportation ; un lieu générique – Weimar –, celui d'une bataille permettant la libération des déportés. Sachant qu'Arthur les a traversés, que Jean-Pierre en a évoqué deux, que Manuel est présent dans les trois en des proportions inégales, quelles sont les incidences sur les marqueurs identitaires des deux protagonistes ?

LIEU ET NON-LIEU

Le lecteur d'*Au-delà de la montagne* se souvient que c'est sans transition qu'il est convié à découvrir les amours de Manuel puis la torture de celui-ci. Mais où cette dernière a-t-elle lieu ? Quelque part, dans un « salon » en octobre 1943. Cependant, en suivant le précédent récit d'Arthur Conte, on sait qu'Arthur/Jean-Pierre a été interrogé une première fois, dix minutes, dans les locaux de la *Kriminal Polizei* le 24 octobre 1943 à Sarrebruck, qu'ensuite il y a eu une autre séance, sans précision de date. Il consigne dans le carnet : « – Interrogatoire à la Gestapo. Dure deux heures. Pendu par les poignets. Fouetté. Assommé. Je me réveille dans la voiture cellulaire qui me ramène au camp³³. » Dernière séance, le 6 novembre comme on l'a vu *supra*. Si Manuel ne parle pas sous la torture, Arthur, lui, parlera de la torture durant un chapitre éponyme (p. 69 *et sq.*). Un « inter-dit » est donc levé. Il s'agit certainement d'une remémoration de la séance non datée, lorsqu'Arthur/Jean-Pierre avait été extrait du camp. Mais cela n'est pas dit pour Manuel : « Tout nu, il était suspendu par les poignets, depuis plusieurs minutes, au bout d'une corde nouée au plafond » (p. 69). Témoignage ou faux témoignage ? Faux témoignage pour dire le vrai ? En tout cas, dans le roman, l'épisode est endossé par un tiers (Manuel) : le prisonnier sera fouetté, tenaillé. Les tortionnaires ? Un SS, en présence de deux inspecteurs en civil, d'un commissaire, d'une « dactylo blonde, qui était peut-être belle », de deux SS dont il imagina qu'« ils jouissaient » (p. 70). L'objectif : faire avouer qui sont les complices de cet « homme non content de faire de la résistance, non content de faire du terrorisme [qui] fait aussi de la politique dans nos prisons, et, comme par hasard du communisme... » (p. 71). Un comble pour un anarchiste. Il pensera à son pays, à des femmes, à « celui-là qui agonisait sur la frontière, et crevait d'une mort injuste, avec la fidélité dans le cœur » (p. 70), la frontière franco-espagnole mais il en est une autre – cruelle – franco-allemande. Durant ces tourments, il maudira Dieu, l'Art..., il hurlera de douleur. Néanmoins, il ne dénoncera personne : « J'étais seul » (p. 73). Le chercheur sait que ceci correspond à la déclaration d'Arthur Conte à la Gestapo pour couvrir Henri Sirven. Et, au chapitre suivant, Manuel croupera à la Neue Bremm. Comme Jean-Pierre qui, dans ce récit, n'a pas été torturé.

Au fond, par ce jeu de substitution (si l'on peut assimiler Manuel à Arthur/Jean-Pierre) et par l'engagement dans la Résistance, la Gestapo a raison sur les motifs des sévices. L'accusation devient vraie : le réseau Brutus était en lien avec Londres, si ce n'est avec *l'Intelligence Service*. Manuel fait aussi émerger une part de l'« inter-dit » qui travaillait l'auteur

et le personnage central de « Neue Bremm ou un carnet de Jean-Pierre ». En aucune façon, il ne peut bénéficier d'un « non-lieu ». Quant au STO, il n'a plus lieu d'être évoqué.

NEUE BREMM : JEAN-PIERRE QUAND MÊME

Pourtant, c'est bien parce qu'il s'était soustrait à ce qu'impliquait le statut de STO qu'Arthur/Jean-Pierre a été interné à la Neue Bremm. Le témoignage est alors réduit aux acquêts : dans *Au-delà de la montagne*, on ne saura rien des motifs de sa présence en ce lieu. Certes, Arthur/Jean-Pierre a mis Manuel en contact avec le réseau Brutus. Y était-il lui-même actif ? Aucun élément factuel ou narratif ne permet de l'affirmer. En outre, la nature plurifonctionnelle du camp (AEL) n'est pas précisée. Le lecteur infère qu'il s'agit d'un camp de concentration, semblable à d'autres davantage connus après-guerre. Tout au plus peut-on penser que le roman paraissant en 1948, donc après le second procès des gardiens à Rastatt (Allemagne), une partie du public a pu en entendre parler puisqu'il s'agissait de la première série de procès pour crimes de guerre en zone d'occupation française et que ceux-ci furent bien couverts par la presse³⁴. Autre détail troublant, la date : décembre 1943. Arthur Conte avait quitté ce camp le 8 novembre et les archives de la Gestapo de Würzburg apprennent que lui et Henri Sirven avaient été internés pour rééducation du 11 novembre au 13 décembre 1943 à Schweinfurt.

Nonobstant ces considérations, on peut lire un chapitre titré « À la Neue Bremm » (p. 75 *et sq.*), largement inspiré par les pages du « carnet de Jean-Pierre » et parfois avec des reprises littérales. Plus encore, c'est ce dernier qui est au centre de l'évocation. D'ailleurs, dans son primo-récit, Arthur Conte ne mentionnait guère la présence d'Espagnols dans le camp, alors que nombre de républicains y avaient transité³⁵. Seules allusions : un travailleur volontaire à Hambourg, « à peu près fou » et enfermé pour marché noir, qui partage la paille avec Jean-Pierre ; deux Espagnols emprisonnés depuis 1940³⁶. C'est effectivement sur sa paille que repose Manuel au début du chapitre du roman. Il attend un appel qui clôturera le chapitre. Une scène qui en reprend une autre figurant dans la nouvelle, le jour de la Toussaint ayant vu un déchaînement de violence contre les détenus et qui a traumatisé Arthur Conte. Occupant la place de Jean-Pierre telle qu'elle est narrée dans la nouvelle, Manuel est entre celui-ci et Vanka (un détenu russe) pendant qu'un gardien énonce les noms de ceux qui sont « mutés dans d'autres camps » (p. 86). Comme Jean-Pierre dans le texte de 1946, il pense à la France de façon positive et reconnaissante : ainsi Jean-Pierre ne pouvait-il être assimilé à un requis

collaborant à l'effort de guerre nazi. Mais il y a un ajout de taille pour Manuel par rapport à la France : « Il l'avait aimée, généreuse et secrète, près de toutes les ombres du Réseau Brutus, qui poursuivaient leur combat clandestin... Elle se confondait aujourd'hui avec son espérance même... » (p. 88). Si Manuel est le double de Jean-Pierre, on constate qu'ici cela confine à la fusion et que cette dernière engendre une accentuation de la dimension résistante : elle culmine par procuration. Non sans retentissement sur divers éléments référentiels dans le roman.

Exit la description de l'arrivée au camp, des nombreux sévices à l'encontre des détenus, de la mort de l'un d'eux le jour de la Toussaint, des agissements des gardiens. *Exit* l'écoulement des jours retraçant l'initiation – quasi rituelle – à la vie concentrationnaire. Le chapitre est un condensé de celle-ci en une journée. L'essentiel du propos réside en une galerie de portraits de co-détenus, dont certains très pittoresques, qui souvent discutent longuement avec Jean-Pierre – jouant parfois un rôle de traducteur – ou, dans une moindre mesure, avec Manuel qui endosse plusieurs des échanges concernant Henri ou Jean-Pierre dans la prime version. Au demeurant, des personnages importants sont réduits à la portion congrue, tel le docteur Lancel, résistant et vénérable d'une loge du Grand-Orient de France à Montpellier. D'autres, résistants, ont carrément disparu. D'autres encore apparaissent, comme des prisonniers russes qui sont certainement des *Ostarbeiter*. Dans la nouvelle, cette galerie de portraits avait pour fonction de chercher (en vain) un sens à ce que le narrateur vivait. En ces pages, elle est objet d'interrogation pour Manuel :

Plus tard, saurait-il lui-même croire à cette paillasse qu'il touchait, au murmure de ces hommes qui bougeaient et discutaient autour de lui, à la cour des supplices ? Et pourrait-il raconter ce qu'on ne croirait pas ? Expliquer ce qu'on ne savait pas ? Et pas seulement cette vie matérielle du galérien, cette faim et cette soif, ces plaies et ce froid, mais, surtout, ce mélange de tous les peuples, cette confrontation de toutes les misères ou de tous les espoirs, ces sentiments nouveaux, si confus et si agaçants, dans tous les cœurs. (p. 86).

On est là assez loin de la visée référentielle et testimoniale d'une partie de la nouvelle. On est plus proche d'une montée en généralité, d'un questionnement sur la possibilité de témoigner et d'être entendu et compris. En tout cas, le lecteur en saura peu sur la Neue Bremm. À l'inverse de la torture. Comme si avoir parlé de celle-ci – tue auparavant – amoindrait l'intérêt de parler de la vie en camp. Si bien que ce rééquilibrage conduit à diminuer, si ce n'est à altérer, la restitution de cette dernière. Quel est le sens de ce changement ? Compte avant tout le fait d'être résistant et de

résister à la torture (Manuel). Sont laissés dans l'ombre les aléas d'un parcours de STO menant à un emprisonnement pour rupture de contrat de travail (Arthur/Jean-Pierre). Plus que la cause – la fausse permission –, c'est la conséquence – la torture, ô combien douloureuse ! – qui aura fait l'objet d'une narration détaillée et inédite. De fait, Arthur/Jean-Pierre atteste de sa présence dans le camp, mais un « inter-dit » majeur demeure. Du reste, la destination post-Neue Bremm est éludée : dans le chapitre suivant, on sera immédiatement en prise avec les circonstances de la libération de déportés. Mais lesquels au juste ?

WEIMAR ET ALENTOUR : JEAN-PIERRE-LÀ

Intitulés « La dernière bataille de Weimar » (p. 89 *et sq.*, une référence à celle – napoléonienne – d'octobre 1806), « Frei ! » (p. 95 *et sq.*) et « La fontaine de Rittergasse » (p. 101 *et sq.*), rien moins que trois chapitres sont dédiés aux tribulations de Manuel, Malaïkeff (déporté russe) et Mantévik (déporté slovène), « cadavres vivants, à bonnet de forçat et costume rayé » qui s'étaient enfuis « d'une colonne de milliers de cadavres vivants dirigés vers l'Est, de prison en prison et de martyr en martyr » (p. 89/90). Comment ne pas penser aux marches de la mort ? D'ailleurs, quelques pages plus loin, on saura que Manuel a été à Dora (p. 113). L'action se déroule en avril 1944. Les Alliés bombardent l'Allemagne : spectacle terrifiant d'hommes mourant sous le feu des libérateurs. Témoignages sur certains qui décèdent dans la prison de Schweinfurt, d'autres dans celle de Cologne (Manuel avait pu quitter sa cellule) ou de Würzburg. Des lieux où Arthur/Jean-Pierre a séjourné. Jean-Pierre ? L'absent radical dans ces pages. Une simple mention de son nom, page 92, quand Manuel pense qu'il ne peut que communiquer en italien avec son camarade slovène (« Dolce vita ! dirait Jean-Pierre »). Présent néanmoins, car ces scènes de bombardement l'ont marqué et ont été évoquées dans *Les Impitoyables*. D'évidence, les souvenirs de l'auteur alimentent ces récits³⁷. Cependant, on est entraîné dans une sorte de « dérapage » testimonial. Faux témoignage ou symptôme d'un trouble ?

Ainsi la chronologie est-elle défaillante : les marches de la mort à partir des camps de l'Ouest s'effectuent en 1945. En avril 1944, les Alliés n'ont pas mis pied sur le continent. Pourtant, les trois fugitifs sont sous les tirs croisés de SS (épaulés par des Hongrois) et d'Américains (p. 92). Ils sont « libérés » par des Canadiens (p. 96). Il est possible que l'éditeur ait commis une erreur et qu'il faille lire « avril 1945³⁸ », ce qui serait conforme à la « Bio Express » de Gérard Bonet indiquant qu'Arthur Conte a été libéré « fin avril 1945 » de Würzburg. Quoi qu'il en soit, les seuls Français

que croiseront Manuel et ses deux amis seront Le Pingouin (de Montpellier) et Ernest (de Saint-Leu-la-Forêt), des prisonniers avec lesquels ils iront à Bamberg, notamment au *Rosengarten* mentionné dans *Les Impitoyables*³⁹. Pour Jean-Pierre, rien ne filtrera de ses conditions de libération de « déporté du travail ». Or, d'Arthur Conte le chercheur sait que, après avoir purgé sa peine en un autre lieu que la Neue Bremm, il avait dû retourner travailler dans son usine. Il n'en sera dit mot dans ce roman-là. Par transfert de souvenirs et éclipse de Jean-Pierre, le héros au premier plan est alors un déporté-résistant. Ceci étant, Jean-Pierre et Manuel vont revenir en France. Ils se retrouveront « sur la frontière franco-espagnole » à L'Albère, en « juillet 1945 » (p. 107), pour un autre combat : contre le franquisme. Et, pour Jean-Pierre, ce retour sera celui de l'engagement plein et entier « au-delà de la montagne ». En passant d'une guerre à l'autre, il deviendra – lui aussi – un « vrai » résistant. Mais, dans cette fraternité combattante, Manuel disparaîtra, il restera.

CONCLUSION : MORT ET TRANSFIGURATION

La seconde moitié du roman est donc consacrée aux années 1945-1946. *A priori*, par rapport aux investigations sur les témoignages relatifs à la Neue Bremm, le travail serait clos. Il n'en est rien. D'un côté, parce que Manuel et Jean-Pierre poursuivent une trajectoire qui n'est pas déconnectée de la lutte contre un dictateur qui fut allié d'Hitler. De l'autre, et c'est très important, parce que les souvenirs du camp sarrois ne cessent de resurgir. Les deux s'entrelacent : le passé fait sens dans le présent. Plus qu'un faux témoignage est à l'œuvre un *travail* du témoignage. Au demeurant, dans le récit, le système énonciatif change : le « nous » est utilisé (Arthur/Jean-Pierre et Manuel) ou le « je » (Jean-Pierre/Arthur). Ce qui accentue une dimension testimoniale, mais avec un bémol : factuellement, on ne sait rien de l'action d'Arthur Conte dans le combat anti-franquiste. Cependant, une fois de plus, il ne s'agit pas d'établir ou de rétablir des faits : l'éthique du chercheur, herméneute et non magistrat enquêteur, consiste à clarifier les enjeux du récit qui se situent à un autre niveau.

DE LA TRAME AU DRAME

Auparavant, il faut avoir à l'esprit la trame narrative qui mène au drame dénouant une part des problèmes posés par un « passé qui ne passe pas ». Jean-Pierre (qui a renoncé à une carrière académique), Manuel et des amis pénètrent clandestinement en Espagne et renouent les contacts avec des anti-franquistes de l'intérieur (Manuel raconte ses rencontres

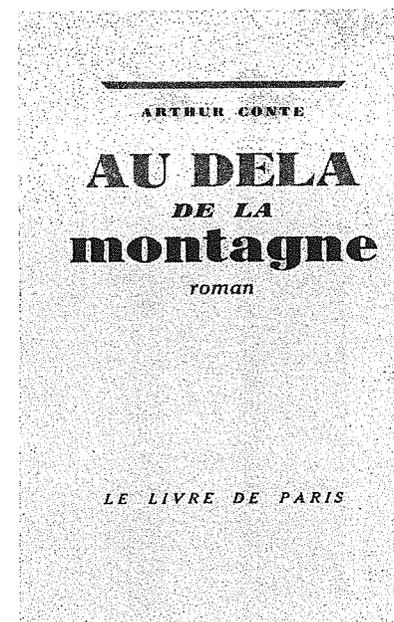
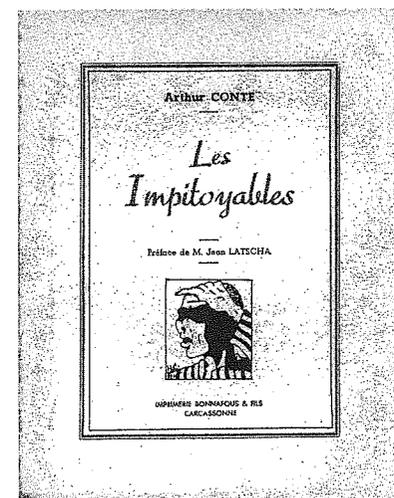
avec des femmes en déportation : dans les mines de Creutzwald – en Moselle non loin de la Neue Bremm –, à Dora, Bamberg, Bischofsheim, Würzburg). Après des visites au château de Versailles, chez le violoncelliste Pablo Casals⁴⁰ à Prades et le sculpteur Josep Viladomat⁴¹ dans la Principauté d'Andorre, durant lesquelles abondent les discussions de nature philosophique (l'art, l'Homme, Bergson...) et politique (l'anarchisme, le communisme...) tout comme sur les camps, Manuel (toujours avec Jean-Pierre), par l'intermédiaire d'une femme – Isabelle, modèle de l'artiste –, reçoit un mystérieux message lui demandant de venir à Madrid. Septembre 1946, ils passent la frontière vers l'Espagne que Manuel décrivait à ses camarades à Creutzwald ou à Weimar (celui-ci se souvient d'un rêve à la Neue Bremm : face à une apparition – une femme ? – : il ne pouvait la rejoindre, puisqu'« il devait subir l'effrayant silence des mondes morts » – p. 144). Mais, aujourd'hui, « il était redevenu un homme libre » (*id.*).

C'est ainsi que, en tant qu'anarchiste et par vengeance à l'égard du Christ et de Franco (schématiquement, l'un ayant laissé agir l'autre), Manuel met le feu à une église avec La Flor et Le Borgne. Suit un rendez-vous secret dans l'auberge de la Santa-Cruz avec des militants : souvenir de la Neue Bremm (*L'Internationale* entonnée le soir dans la baraque), mais aussi avertissement sur les actions menaçantes du service de contre-espionnage franquiste. Puis, en octobre 1946, Manuel assassine un gendarme espagnol à Barcelone après avoir lu, dans le journal clandestin de la CNT⁴², une liste de républicains morts dans les camps nazis. Et, après cet acte, il retrouve une ancienne conquête, Dolorès⁴³. Ils s'aiment non sans un affrontement, Manuel ayant arraché le chapelet au-dessus du lit et Dolorès lui ayant dit qu'elle vendrait son amour s'il y touchait. Elle le trahit donc et Manuel est arrêté (en prison, il pense à des camps et à ceux qui y sont morts : la Neue Bremm, Würzburg, Coucou – personnage des *Impitoyables* – assassiné comme bien d'autres à Buchenwald, Ravensbrück...). En novembre 1946, il est jugé et exécuté à Barcelone (le dernier jour, il songe à la torture à Sarrebruck). Ses compagnons, dont Jean-Pierre, recherchent celle qui l'a trahi. *In fine*, en cette même ville, L'Infern venge Manuel en tuant Dolorès d'un coup de couteau. Une scène qui est une réminiscence de celle de Sarrebruck : elle sera d'abord fouettée comme l'avait été son amour et se sera remémoré des récits de celui-ci sur la déportation. D'évidence, la narration est alimentée par la Neue Bremm qui hante les personnages, fournit un moteur à l'action, justifie une part de la violence d'après-guerre.

CHAÎNAGE TESTIMONIAL

C'est ainsi que Manuel meurt en raison de son engagement anarchiste, de sa révolte contre Dieu, de sa soif de vengeance par rapport à la déportation, mais aussi d'une trahison par une femme. Un destin inverse de celui d'Arthur/Jean-Pierre. Si l'on revient à la thématique du double et de la fraternité, la mort de l'un transfigure l'autre : sous la coupe d'un transfert testimonial, Manuel accomplit ce que le Arthur/Jean-Pierre de la nouvelle n'a pu réaliser, soit vivre et mourir en héros⁴⁴. Quant au Arthur/Jean-Pierre du roman, il est certes engagé, mais non d'une façon aussi radicale. Résistant discret, il survit⁴⁵. Il témoigne moins *de* ce qui lui est advenu que *pour* ceux qui ne sont plus, les martyrs. En cela, il devient témoin du témoin, ce qui est une forme de position éthique. En cela encore, il oblitère sa condition de STO. Il ne s'agit donc pas tant d'un faux témoignage (l'auteur ne parle pas en son nom propre) que d'un redéploiement du matériau testimonial dans la gestion du passé *via* des personnages qui incarnent la vérité d'un moment en changeant d'espace, en modifiant certains marqueurs de leur identité. « Au-delà de la montagne », Arthur/Jean-Pierre n'est plus une sorte d'adepte du *Sermon sur la montagne* où le Christ prescrit : « Ne résiste pas au mal. On te frappe sur la joue droite ? Présente l'autre⁴⁶. »

En effet, après une première œuvre où la condition de STO était présente en filigrane avec un sentiment de culpabilité due à une acceptation de la contingence historique, la deuxième refoule cette condition au profit de la Résistance qui procure de la légitimité dans l'espace public. Dix ans plus tard, l'auteur ayant beaucoup écrit et acquis de la notoriété, elle réapparaît dans un roman dont le titre fonctionne comme un repentir, *Les hommes ne sont pas des héros*⁴⁷. Mais à repentir, repentir et demi : Jean-Pierre deviendra Georges, STO et Résistance seront conjugués, la femme ne sera pas qu'une traîtresse. Et la Neue Bremm sera toujours là... sans être nommée. Difficile d'échapper à l'« inter-dit⁴⁸ » !



NOTES

¹ Le présent texte s'inscrit dans l'un des programmes de la Maison des sciences de l'homme Lorraine « Qualifier, disqualifier, requalifier des lieux de détention, de concentration et d'extermination » – 2007-2010 –, engagé sous la direction de Béatrice Fleury et Jacques Walter.

² Dans le cas de la rééducation au travail, les détenus étaient généralement soumis à un régime moins sévère que celui des politiques, à l'exception des jours de repos ou fériés.

³ Sur les attendus théoriques et méthodologiques, voir Jacques Walter, « Les récits livresques de survivance sur le camp de la Neue Bremm : enjeux et orientations disciplinaires », *Communication*, n° 26 (1), Québec, automne 2007, p. 11-47.

⁴ Arthur Conte, *Les Impitoyables. Trois nouvelles d'Allemagne*, préface de Jean Latscha, illustrations de Jean-Jacques Cazaurang, Carcassonne, Imprimerie Bonnafous et Fils, circa 1946. Pour une analyse de ce texte : Jacques Walter, « Nouvelle testimoniale et inter-dit. Arthur Conte et la Neue Bremm », in Béatrice Fleury, Jacques Walter (dirs), *Qualifier des lieux de détention et de massacre*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2008, p. 75-126.

⁵ Voir Jacques Walter, « La dynamique lorraine de l'édition de témoignages sur le camp de la Neue Bremm en 1945 », Colloque *Régionalismes littéraires et artistiques comparés Québec/Canada – Europe : dimensions historiques, perspectives comparatistes et interrelations (1850-1950)*, Sarrebruck/Metz, 21-23 juin 2007 (actes à paraître en 2010).

⁶ Serge Barcellini, « Les requis du STO devant la (les) mémoire(s) », in Bernard Garnier, Jean Quellien, Françoise Passera (éds), *La main d'œuvre exploitée par le III^e Reich*, Caen, Centre de recherche d'histoire quantitative, 2003, p. 583-601.

⁷ Comme chacun sait, la notion est développée en psychanalyse et en sciences du langage. Ici, elle est plutôt ancrée dans une approche sociologique et historique.

⁸ En 2007, j'ai contacté Arthur Conte : fatigué et malade, il n'a pas souhaité replonger dans ces années éloignées et douloureuses. Dans ces deux ouvrages majeurs explicitement autobiographiques – *Au village de mon enfance*, Paris, Plon, 1994 ; *Un provincial à Paris*, Paris, Plon, 1997 – il est très discret sur lui-même durant la période. D'ailleurs, page 85 de ce dernier livre, il évoque en ces termes les deux textes qui nous intéressent : « Quand je suis élu député en 1951, j'ai déjà écrit à Perpignan [...] un recueil de nouvelles, *Les Impitoyables* ; un roman dont les héros sont des anarchistes espagnols, *Au-delà de la Montagne* ». L'internement en Allemagne n'est pas évoqué.

⁹ Étienne François, « Les trésors de la Stasi ou le mirage des archives », in Jean Boutier, Dominique Julia (dirs), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Autrement, 1995, p. 145-151.

¹⁰ Arthur Conte, *Au-delà de la montagne*, Paris, Le Livre de Paris, 1948. L'ouvrage contient des coquilles que nous avons systématiquement corrigées dans les citations. Dans la rubrique « Du même auteur », le recueil *Les Impitoyables. Trois nouvelles d'Allemagne* n'est cependant pas mentionné. En revanche, on annonce un prochain ouvrage.

¹¹ Si plusieurs personnages des *Impitoyables* ou de *Au-delà de la montagne* peuvent être facilement rapportés à des personnes réelles, il n'en va pas de même pour le résistant Manuel, personnage romanesque au sens plein du terme.

¹² Jean-Louis Jeannelle, « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, n° 135, septembre 2004, p. 87-117.

¹³ Voir Nathalie Heinrich, « La fiction comme document : régimes d'énonciation, régimes d'interprétation », in Philippe Baudorre, Dominique Rabat, Dominique Viart (éds), *Littérature et sociologie*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 49-59.

¹⁴ Cette « Bio Express », établie par Gérard Bonet – journaliste à *L'Indépendant* (un quotidien dans lequel Arthur Conte a été journaliste) – figure dans un dossier constitué par l'Amicale des anciens du lycée François Arago de Perpignan à l'occasion du baptême de la promotion « Arthur Conte » des élèves entrant en classe de seconde en 2006.

¹⁵ Henri Sirven (1920-1998) est né à Carcassonne. Il a été requis pour le STO le 8 mars 1943.

¹⁶ Il faut savoir que les archives du camp de la Neue Bremm ont été détruites en 1944-1945. On ne dispose pas non plus des archives de la Gestapo de Sarrebruck, y compris dans le fonds *Sonderarchiv* conservé à Moscou. C'est grâce à Patrice Arnaud, spécialiste du STO et lauréat du Prix de la Fondation Auschwitz en 2007, que j'ai pu prendre connaissance du dossier d'Arthur Conte aux archives de la Gestapo

(*Gestapostelle Würzburg* 19191 et *Berlin Document Center* 301). Une fois de plus, qu'il en soit remercié. ¹⁷ Dans sa préface (non paginée) aux *Impitoyables*, le préfet Jean Latscha (1904-1956) écrit qu'« il était souhaitable, et combien nécessaire, qu'une voix s'élève, la voix d'un jeune garçon de chez nous ; une voix jeune, mais déjà impérieuse, pour nous rappeler à tous le souvenir de ce qui fut. Et Arthur Conte, qui fut un de ces "soldats inconnus" de la lutte souterraine, un de ces innombrables "bagnards à tête rasée", nous offre aujourd'hui un de ces témoignages bouleversants qui vient à son heure ».

¹⁸ Dans *Au village de mon enfance*, op. cit., p. 83, Arthur Conte s'explique sur ses positions politiques d'avant-guerre : « Vaguement, je reste petit socialiste, socialiste sans couteau entre les dents, comme mon père, comme Monsieur Brégoulat, socialiste par environnement, socialiste par tribalisme... Je me contente de chanter *L'Internationale* avec *La Marseillaise* aux cérémonies républicaines du 14 juillet. Je ne milite pas du tout... Je ne m'engage pas... ».

¹⁹ Carte de presse n° 8062, délivrée le 24 juin 1946.

²⁰ Joseph Bonafos (1921-2000), ancien STO, y tient la chronique sportive (carte de presse n° 8063).

²¹ Louis Noguères (1881-1956), avocat, journaliste, homme politique bien implanté dans les Pyrénées-Orientales, auteur de nombreux ouvrages. En 1940, il refusera les pleins pouvoirs au maréchal Pétain et entrera dans la Résistance. Il sera président de la Haute Cour de Justice jusqu'au 1^{er} juillet 1949. Contrôlant *Le Républicain du Midi*, il n'aura de cesse de s'opposer à la réparation de *L'Indépendant*. À bien des égards, la trajectoire d'Arthur Conte présentera des similitudes avec la sienne, les années de guerre étant cependant un point de différenciation radicale.

²² Voir Gérard Bonet, *L'Indépendant des Pyrénées-Orientales. Un siècle d'histoire d'un quotidien, 1846-1950. L'entreprise, le journal, la politique*, Perpignan, L'Olivier, 2004. Il faut savoir que, finalement, Arthur Conte – sous le pseudonyme de Bernard Orsang – deviendra journaliste à *L'Indépendant* lors de sa réparation en 1950. L'un des gérants était Paul Chichet (1921-2002) ; il avait fait ses études supérieures à Montpellier, avait été STO puis déporté politique en 1945 à Buchenwald (matricule 136 310) au motif de propagande anti-allemande et incitation au sabotage. On notera encore que ce quotidien avait soutenu Franco avant-guerre et était opposé à la présence des réfugiés républicains sur le sol français.

²³ Dans *Un provincial à Paris*, op. cit., p. 40, Arthur Conte signale que durant l'hiver 1946 il lit *Kaputt* de Curzio Malaparte, écrivain un temps fasciste puis dénonciateur du fascisme et du nazisme. Dans *Kaputt*, reportage « horriblement cruel et gai », l'auteur raconte ses tribulations de correspondant de guerre sur le Front de l'Est pour le compte du *Corriere della Sera*.

²⁴ L'ouvrage doit aussi paraître au Livre de Paris, mais cette maison fera faillite peu de temps après la sortie d'*Au-delà de la montagne*. En définitive, ce sera la maison Proa à Perpignan qui se chargera de l'édition.

²⁵ Le violoncelliste catalan Pablo Casals (1876-1973) est au cœur du chapitre XVI, « Paroles avec un mage » (p. 123 et sq.). Opposant au franquisme et aux dictatures, il s'est exilé en France en 1939.

²⁶ Philippe Mottet, « Quelques aspects de la nouvelle historique », in Catherine Douzou, Lise Gauvin (dirs), *Frontières de la nouvelle de langue française. Europe et Amérique du Nord (1945-2005)*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, 2006, p. 167-176.

²⁷ Sur l'internement des républicains et ce camp, voir Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement, 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002.

²⁸ Arthur Conte, *Les Impitoyables*, op. cit., p. 16.

²⁹ Il s'agit de Fernand Brégoulat (1880-1970) qui a été maire socialiste de Saises de 1919 à 1941. Comme le précise Arthur Conte dans *Au village de mon enfance*, op. cit., celui-ci souhaitait qu'il lui succède un jour (ce qui fut le cas en 1947).

³⁰ Des francs-maçons du Sud de la France avaient été particulièrement actifs dans le réseau Brutus (voir Jean-Marc Binot, Bernard Boyer, *Nom de code : Brutus. Histoire d'un réseau de la France libre*, Paris, Fayard, 2007). À noter que Gaston Defferre (1910-1986), avocat et maire socialiste de Marseille en 1944-1945, est devenu chef du réseau après l'arrestation d'André Boyer (1908-1945) alias Brutus, le 8 décembre 1943. En tout cas, pour l'heure, on ignore tout de contacts éventuels entre le réseau et Arthur Conte (correspondance de l'auteur avec Bernard Boyer – 19/03/09 – et Jean-Marc Binot – 28/04/09). Au demeurant, dans *Un provincial à Paris*, op. cit., p. 54, il explique qu'après-guerre « dans la Fédération socialiste des Pyrénées-Orientales, je ne connais pas un seul Juif, ni d'ailleurs un seul franc-maçon. Ni les Juifs ni les Loges, pour si peu que ce soit, ne pèsent sur nos prises de position. »

³¹ Arthur Conte, *Les Impitoyables*, op. cit., p. 54.

³² Alfred Korbzyski (1879-1950), ingénieur polonais, officier de renseignement pendant la Grande Guerre, il met au point une « science de l'homme » tenant compte de son environnement, inspirée par les théories d'Einstein. Il attache beaucoup d'importance à l'écart entre les faits et leurs représentations.

³³ Arthur Conte, *Les Impitoyables*, op. cit., p. 45.

³⁴ Béatrice Fleury, Jacques Walter, « Le camp de la Neue Bremm et les procès de Rastatt dans la presse d'Alsace-Lorraine (1946-1947) », in Béatrice Fleury, Jacques Walter (dirs), *Qualifier des lieux de détention de massacre (2). Territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, 2009, p. 251-298.

³⁵ Voir, par exemple, Manuel Razola, Mariano Constante, avec la collaboration de Patricio Serrano, *Triangle bleu. Les républicains espagnols à Mauthausen, 1940-1945*, Paris, Gallimard, 1969 ou Montserrat Roig, *Les Catalans dans les camps nazis*, Paris, Triangle bleu/Génériques, 2005. Toutefois, il ne faudrait pas négliger le fait que des républicains, stationnés dans les Pyrénées-Orientales, sont devenus STO plutôt que de risquer l'expulsion (voir Gérard Bonet, *Les Pyrénées-Orientales dans la guerre 1939/1944. Les années de plomb*, Écully, Horvath, 1992).

³⁶ Arthur Conte, *Les Impitoyables*, op. cit., respectivement p. 18 et p. 38.

³⁷ À partir d'août 1943 jusqu'à la fin de la guerre, les usines Kugelfischer de Schweinfurt seront bombardées à quinze reprises, ce qui entraîna une destruction du site à plus de 80 %.

³⁸ On a signalé que les coquilles sont récurrentes dans ce roman. Il n'empêche que deux des trois chapitres concernés sont datés « Avril 1944 ».

³⁹ C'est à Bamberg que Jean-Pierre a rencontré la jeune fille au « rire clair » (p. 54). Quant à la nouvelle « La poupée de son », toujours dans *Les Impitoyables*, elle se passe en cette ville.

⁴⁰ On se souvient qu'à cette période Arthur Conte prépare un livre sur le musicien.

⁴¹ Josep Viladomat (1899-1989) est un sculpteur catalan qui a vécu dans la Principauté.

⁴² Syndicat révolutionnaire fondé en 1910, la Confédération nationale du travail (CNT) fut très impliquée dans la lutte armée contre le franquisme. En exil, nombre de ses militants s'engagèrent dans le combat contre le nazisme dans les rangs de la Résistance française et furent déportés.

⁴³ On a en tête que l'action menant à la Neue Bremm est consécutive à un message de Radio Londres, entendu après une rencontre amoureuse avec « Marguerite de Montmartre ». La boucle est bouclée...

⁴⁴ Près de 50 ans après la publication de ce texte, Arthur Conte – très attaché à sa région – décrit ainsi le prototype du Catalan : « Il est sans cesse en combat ou en résistance. Prototype : le maréchal Joffre, fils de Rivesaltes, coriace parmi les coriaces. » (*Un provincial à Paris*, op. cit., p. 15).

⁴⁵ Dans le registre du double, il faut relever ce que dit Jean-Pierre à Isabelle (sa compagne) du sort de Louvinesk, devenu moine après-guerre : « Manuel et Louvinesk n'ont pas commencé ensemble. En naissant à l'âge d'homme, Manuel a vécu, et Louvinesk a pensé. Tout ceci est bien plutôt une histoire de nos deux nations : les fils de l'Espagne n'ont guère changé depuis des siècles et, qu'ils aillent au couvent ou à la bataille, vivent en *vivant* et non en *pensant*; les fils de la France, à force de proclamer les vertus de l'esprit pur, se réduisent au rôle de leur cerveau. Ça commence avec Voltaire; ça continue avec l'enseignement obligatoire et *Les Déracinés* de Barrès; ça devient la Bête à Concours; ça finit par Louvinesk » (p. 226). Un plaidoyer de Jean-Pierre en faveur de l'étudiant Arthur qui n'avait rien d'un moine, mais qui était parti au STO et s'était posé beaucoup de questions à la Neue Bremm si l'on en croit *Les Impitoyables* ?

⁴⁶ *Matthieu*, 5 : 39.

⁴⁷ Arthur Conte, *Les hommes ne sont pas des héros*, Paris, Julliard, 1959.

⁴⁸ Voir Jacques Walter, « *Les hommes ne sont pas des héros* d'Arthur Conte : la Neue Bremm en creux », in Béatrice Fleury, Jacques Walter (dirs), *Qualifier des lieux de détention et de massacre (3). Figures emblématiques, mobilisations collectives*, Nancy, Presses universitaires de Nancy (à paraître en 2010).